

Anne Cuneo

---

Portrait de l'auteur  
en femme ordinaire



*camPoche*



*Quatre mois, à Paris, avenue Simon-Bolivar*



*Treize mois*



*Neuf mois, à Bondy*



*Vingt-huit mois, à Paris, place Daumesnil*



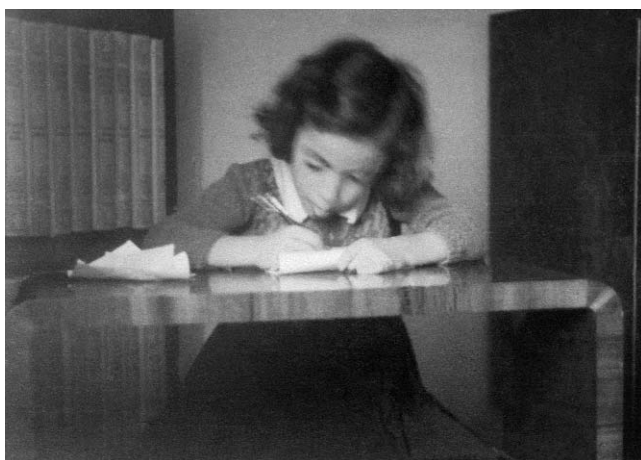
*Carte posthume de résistant d'Alberto Cuneo*



*Six ans, à Paris, au parc des Buttes-Chaumont*



*Quatre ans*



*Six ans : premier livre*



*Sept ans*



*Sept ans, à Milan*



*Six ans*



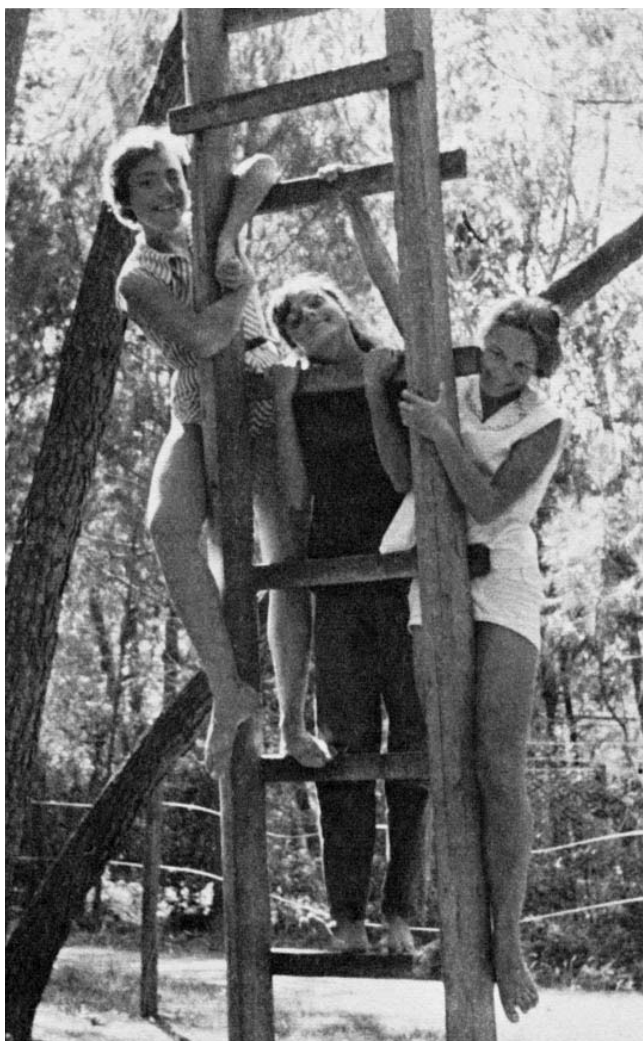


*Printemps 1945 (3<sup>e</sup>, debout, à gauche)*



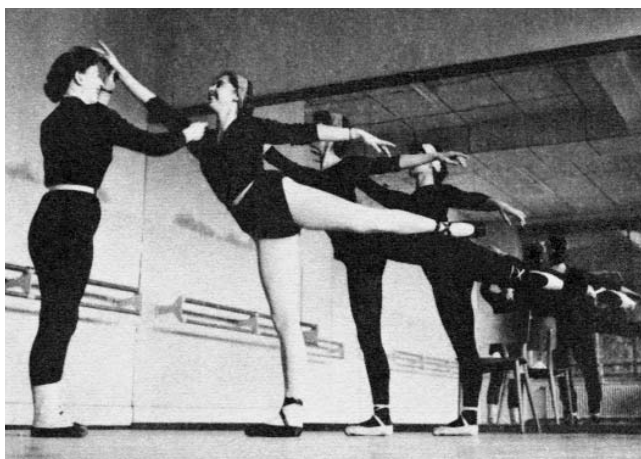


*Roger Cuneo*



*Été 1956, Anne, Vanna et Dadi*





*Chez Simone Suter*



*Lausanne, rue de l'Alé*



*André Goin*



*Jacqueline*



*Anne, du temps où elle se préparait à entrer à l'université*



## POSTFACE

À L'ORIGINE, j'avais prévu que ce livre s'intitulerait *Portrait de l'auteur en femme qui fut*. Car lorsque j'ai écrit le *Portrait de l'auteur en femme ordinaire* je pensais ne plus être en vie lorsqu'il aurait fini de paraître. Un mauvais cancer allait me tuer rapidement, les médecins quasi unanimes l'assuraient.

Ma fille Eva avait alors exactement l'âge que j'avais lorsque mon père est mort. J'ai toujours regretté de ne connaître que peu de chose de lui : ce que j'avais pu constater par moi-même (mais j'étais vraiment très jeune), et des ouï-dire qui circulaient dans la famille – souvent, ils se contredisaient. Je me suis dit qu'il était en quelque sorte de mon devoir de laisser à ma fille un texte qui lui permettrait de comprendre, le jour où la curiosité viendrait, qui avait été sa mère.

Il s'agissait par conséquent, dans mon esprit, d'une sorte de testament.

Dans la deuxième partie (*Le Temps des loups blancs*), j'étais confrontée cependant à un gros problème. Ma mère vivait encore, elle était en excellente santé et, pendant des mois, j'ai hésité entre deux attitudes : j'allais mourir, autant déballer mon sac et tout dire à son sujet ; ou alors raconter ma vie en évitant d'exposer la situation dans toute

sa sordidité, et en faisant semblant de croire tous les mensonges dont ma génitrice avait bercé notre adolescence.

Après la mort de mon père, ma mère, en dépit de ses dires, a très vite et très bien gagné sa vie, en excellente femme d'affaires et championne de la survie qu'elle était. Mais c'était une accro des jeux d'argent, elle était « casino-dépendante » et tout ce qu'elle gagnait elle le perdait au tapis vert. Mon frère et moi avons mis longtemps à nous en apercevoir, puis avons investi pas mal d'énergie pour tenter de la faire désister.

En vain. Le jeu était pour elle une drogue, qui la rendait aveugle ; il avait endormi ou tué chez elle la conscience claire des choses.

J'ai fini par prendre le parti de passer sous silence la passion destructrice de ma mère pour le jeu pour plusieurs raisons.

Je me suis dit qu'elle avait eu assez de malheurs (bien réels, ceux-là) sans que je mette à nu ses manquements à mon égard. Et puis, peu de temps auparavant, elle avait adhéré à un groupe d'entraide sur le modèle des Alcooliques anonymes, et elle avait juré que plus jamais elle ne jouerait. Nous l'avions crue, et j'avais estimé que ce n'était pas le moment de dénoncer à la face des lecteurs cet aspect de son caractère et les conséquences désastreuses qu'il avait eues pour nous. J'avais beau penser que notre enfance aurait été beaucoup plus facile si elle ne s'était pas à tel point désintéressée de nous, je ne voulais pas être celle qui, juste avant de partir dans l'au-delà, l'enfoncerait sans se préoccuper des conséquences.

Dernier argument pour ne pas aborder la passion du jeu de ma mère : j'écrivais pour ma fille Eva, et pour elle ce n'était plus si important.

J'ai donc louvoyé, faisant comme si je croyais toutes les excuses que ma mère nous a données et s'est données à elle-même pour expliquer pourquoi elle ne s'était pas occupée de nous matériellement.

Je me suis dit plus d'une fois que, si elle était née aujourd'hui, si elle avait pu choisir, elle n'aurait pas eu d'enfants. Mais de son temps, et dans la société où elle vivait, la question ne se posait pas : une femme se mariait et procréait. Lydia Cuneo n'était pas faite pour cela et, avec la dislocation de notre famille, c'était devenu péniblement évident.

J'ai donc estimé inutile de vouloir « me venger ».

La description véridique et réaliste de ma mère existe cependant : j'ai fini par la faire dans *Station Victoria*. Ma mère était morte en quelques instants d'une angine de poitrine un an avant que j'écrive ce roman. Je me suis alors sentie libre de décrire les circonstances telles qu'elles avaient été : l'héroïne, Amalia, n'est vraiment pas moi, même s'il y a bien là quelques éléments de ma personnalité, mais mêlés à tant d'événements romanesques que cela fausse tout ce que cette histoire pourrait avoir d'autobiographique. Sa mère, par contre, est vraiment la mienne, telle que je l'ai perçue.

\*

\* \*

J'ai écrit le *Portrait de l'auteur* de façon pour ainsi dire privée, et j'ai toujours été étonnée que ce texte suscite autant d'intérêt ; il s'est vendu comme des petits pains tant en français qu'en allemand. J'ai encore été surprise que Bernard Campiche insiste pour le rééditer.

Mais puisqu'il semble susceptible de toucher une nouvelle génération de lecteurs (c'est pour elle, au fond, qu'il a été écrit) espérons qu'elle prenne autant de plaisir que les lecteurs de la première édition.

\*  
\* \*

J'ai fait quelques modifications, mais uniquement au niveau de la langue, ou en précisant deux ou trois choses qui ne sont peut-être plus évidentes un quart de siècle plus tard. Pour l'essentiel, je n'ai pas touché au texte.

*Printemps 2009*

---

*Portrait de l'auteur en femme ordinaire  
et la Presse*

*Les cahiers noirs d'Anne et de Lydia Cuneo*

« Mais moi, l'orpheline aux tabliers noirs, aux chaussures éculées, la fille affamée qui volait des croûtons de pain, j'avais réussi à triompher, comme le copain d'à côté, élevé dans le coton par papa et maman. C'était ma revanche de pauvre. »

Ainsi s'exprime la femme-écrivain Anne Cuneo à la page 143 de son récit autobiographique *Gravé au diamant*. Elle paraît y avoir gagné une des batailles sur les fronts à la fois intérieur et extérieur de sa vie : celle d'une formation universitaire.

« La conviction acquise dans le désespoir ce jour-là que plus personne ne m'aimerait parce que j'étais repoussante est restée une composante de ma vie presque jusqu'à hier. »

Et voilà un autre aveu d'Anne Cuneo qui touche à l'image qu'elle avait d'elle-même lorsqu'elle était enfant – image que lui avaient imposée ceux qui l'entouraient en Italie. C'est dans une autre œuvre autobiographique, sur son enfance malheureuse, intitulée, *Les Portes du jour*, qu'elle exprime ce sentiment d'être rejetée, mise à l'écart, petite orpheline italienne, perdue dans un monde qui ne la comprend pas et la fait souffrir.

Quand elle écrit *Gravé au diamant*, Anne Cuneo vient d'avoir trente ans. Elle en a quarante-cinq, ou presque, quand elle termine la rédaction des *Portes du jour*. En 1965, elle a souffert d'une fracture du crâne et, dix ans plus tard, a subi l'ablation d'un sein cancéreux (*Une cuillerée de bleu*, Galland, 1979). Dans le post-scriptum des *Portes du jour*, elle écrit : « ... Quatorze ans ont passé depuis lors (la publication de *Gravé au diamant*), et des centaines d'heures de psychanalyse... Je voulais, dans mon premier livre, ouvrir les portes de ma prison de verre. J'ai essayé. Mais j'étais encore trop prisonnière des traditions. Trop prisonnière d'une névrose – d'autant plus prisonnière que je croyais l'avoir vaincue... Mon enfance m'a profondément marquée. J'ai presque oublié mon adolescence... C'est pour cette raison que mon enfance occupe tant de place. »

Anne Cuneo, ou plus exactement Anne Lise Cuneo, est née à Paris en 1936, de parents l'un et l'autre italiens. Son père, Alberto, est ligurien, athée et antifasciste ; il est ingénieur. Sa mère, Lydia, est originaire de Trieste ; sans formation professionnelle. En 1939, la situation politique oblige la famille Cuneo à retourner en Italie, à Milan, où les Italiens venus de l'étranger sont vus d'un mauvais œil par ceux qui sont restés au pays. Naît bientôt un deuxième enfant, Roger.

Et le père doit travailler comme ingénieur dans un pays dont il rejette et combat l'idéologie et le système politiques. À la fin de la guerre, d'une guerre qui ne peut que traumatiser ceux qui la subissent, en 1945, ont lieu (comme en France et ailleurs) les règlements de compte : le père, qui a quarante ans environ, est liquidé, assassiné (« exécution sommaire » on ne retrouvera jamais son corps) par ceux qui ne lui pardonnent pas d'avoir, bien que membre actif de la Résistance, travaillé pour les occupants, pour les Allemands.

La mère, devenue veuve et unique gagne-pain de la famille, doit courir villes et campagnes pour y vendre, souvent clandestinement, des vêtements et d'autres objets. Elle est obligée de mettre en internat ses deux enfants, Anne et Roger; Anne se trouve ainsi soumise à ce qu'elle appelle à juste titre le « système carcéral » d'un internat religieux italien. En 1946, la mère obtient la permission d'aller travailler en Suisse, comme femme de chambre à Lausanne et, deux ans plus tard, Anne peut la rejoindre dans cette nouvelle patrie qui ne sera pas tendre pour elle, femme et italienne.

De cette présentation, de ces citations ressortent clairement, je crois, les thèmes principaux des deux livres, présentés sous forme de journal, de confession, de roman parfois, tirés de souvenirs et de rêves, tirés de ses cahiers noirs et de ceux de sa mère. Et quels sont ces thèmes, qu'elle reprendra d'ailleurs dans les livres qui suivront, avec une ténacité et une passion parfois agressives qui, à la fois, vous émeuvent et vous irritent. La primauté de l'amour d'abord et particulièrement celui qu'elle éprouve pour son héros, son père assassiné qu'elle accuse en même temps de l'avoir mal aimée; ses difficultés dans ses rapports avec une mère trompée par son mari, avec son frère qui la prive de la compagnie de son père (« Roger – il allait le payer jusqu'à ce que nous ayons dépassé les vingt ans – était le paramètre qui me permettait de mesurer ma solitude, ma féminité, ma laideur »), avec elle-même surtout dans la recherche, jamais finie, de son identité de femme; le culte, la religion de l'authenticité, de la personnalité qui n'est constituée ni par le sexe, ni par la nationalité, ni par la profession, mais par ce qui la rend unique, elle (Anne Cuneo): son intelligence, sa sensibilité, son amour de la vie, sa passion pour la justice et l'égalité.

Dans *Les Portes du jour*, au cours d'une longue introduction dans laquelle elle se présente telle qu'elle est en 1980, elle écrit : « Je suis une femme ordinaire. J'ai faim, j'ai soif, je suis malade, gaie, triste. J'ai un enfant. Deux divorces. Un ami que j'aime, avec qui je fais l'amour et me bagarre. Avec qui je vis. »

Mais revenons à *Gravé au diamant*. En 1966, André Breton meurt. Et c'est en lisant pour la énième fois *Nadja* (paru en 1928) qu'elle trouve l'idée de son livre et son titre. Elle cite alors, en exergue à *Gravé au diamant* : « Pour moi, je continuerai à habiter ma maison de verre, où l'on peut voir à toute heure qui vient me rendre visite, où tout ce qui est suspendu au plafond tient comme par enchantement, où je repose la nuit sur un lit de verre aux draps de verre, où qui je suis m'apparaîtra tôt ou tard gravé au diamant. » Voilà qui explique cette mise à nu de sa personne unique, intime, qu'avec une honnêteté complète et gênante parfois elle offre à ceux et à celles qui veulent revivre avec elle ces moments tragiques et douloureux. Cette mise à nu est cependant voilée, masquée par une pensée et un style formés dans la fréquentation assidue et prolongée des psychanalystes, des surréalistes, des marxistes aussi.

*Gravé au diamant* comprend quatre parties bien distinctes mais l'on comprend mal l'une sans l'autre. On comprend mal les textes (comprendre voulant dire saisir, sentir, éprouver, partager) si l'on ne comprend pas (et de la même manière) les illustrations qui les accompagnent.

La première partie, qui se passe entièrement à Zurich où Anne Cuneo subit des traitements de détraumatisation, se situe au printemps 1963. Ce n'est donc pas une journée ordinaire, mais une journée dont les étapes, liées parfois superposées les unes aux autres, se déroulent aux deux niveaux du rêve et de la réalité, au-dehors et



au-dedans, dans l'action ou dans son manque, sous forme de confession, de journal et de roman. Bien que les deux personnages principaux semblent être Anne Cuneo et son psychanalyste Wolff, il y en a d'autres : deux hommes, Martin et Hans (et Anne reproche au premier que « les portes du rêve ne soient à jamais fermées pour lui »); Jacqueline qui, écrit Anne Cuneo, « est mon alter ego, ma meilleure amie et ma meilleure mère »; et ici, Anne elle-même apparaît sous le nom de Lise qui est, comme je l'ai indiqué plus haut, son second prénom.

Au début de la troisième partie où d'ailleurs entre un autre protecteur, Arthur Rimbaud – Anne Cuneo explique cette double identité: « Je m'appelle Anne, Anne Lise. Lise c'est l'autre moi, celle que je déléguais autrefois, pour me remplacer dans les aventures les plus agréables. Il fallait bien que quelqu'un aille à l'école, travaille. Mais pendant qu'Anne trimait, Lise se promenait dans les rêves. Des rêves très pauvres, mutilés.

» Il n'en reste pas moins que j'ai longtemps considéré, jusqu'à ce que l'« éducation » la tue complètement (et sans doute pense-t-elle ici à ses années d'internat, de prison), que Lise était la part la plus vraie de moi. C'est pour cela, symboliquement, que c'est Lise qui habite ma prison de verre. »

On voit par là, et de façon transparente et opaque, ces besoins simultanés de se livrer et de se refuser, de tout dire et de se dire, de vivre dans le monde et ses réalités brutales et de s'en échapper dans les rêves.

« Je voudrais garder les yeux ouverts et que mon amant soit à lui seul la mer et le jardin d'enfance, les roses doigtées et les fruits odorants, le soleil de diamant, la voie noire. » Du Rimbaud, sans l'être, celui de ce poème étonnant « Sensation ». « C'est Rimbaud, justement, qui a donné une forme à mes rêves. Tant de fois, misérablement, je me le (ce poème) suis récité dans mon lit d'orpheline. »

Et combien de fois a-t-elle cherché et trouvé dans ces vers une consolation lorsqu'elle était prisonnière, humiliée, persécutée, dans son internat religieux italien. « Je vais mourir... dans le délire. »

Mais laissons *Gravé au diamant* non sans avoir remis en évidence que, avec la mort de son père, en avril 1945, le monde dans lequel elle vivait, relativement heureuse, s'est écroulé, que sa psyché est devenue infirme et est restée atrophiée (lui dit Wolff).

*Les Portes du jour*, qui manifeste une maturité dans la conception et la réalisation qui manque encore à *Gravé au diamant* (trop littéraire), est le premier volume de la suite autobiographique qu'Anne Cuneo a intitulée « Portrait de l'auteur en femme ordinaire ». À ce portrait (qui complète celui brossé dans *Gravé au diamant*) s'ajoutent les souvenirs de sa mère, écrits douze ans plus tôt et en italien, dont Anne Cuneo a traduit les passages la concernant qu'elle a ensuite incorporés (sans les fondre ou les mélanger) aux siens.

Dans ce gros livre de trois cent cinquante pages qu'elle a écrit par nécessité et sans avoir réussi à emmerder son lecteur, elle reprend le récit de ses souvenirs à l'aide de ces fameux cahiers noirs qu'elle avait remplis, à dix ans d'intervalle, en 1945, en 1955-1956 et en 1965, à l'aide de cette mémoire qui n'a rien oublié. *Les Portes du jour* se divisent en quatre chapitres, ayant successivement pour titre « L'Aube », « En mouvement », « Le Goût des larmes » et « La Nuit en partage ». Chacun de ces chapitres est illustré de photographies par Alberto.

Il suffirait de lire les dernières pages de ces *Portes du jour* pour ressentir intensément ce refus des conventions, des fausses traditions qui constituent le point de départ du combat que mène Anne Cuneo. Pour la citer une dernière fois, elle écrit à la page deux cent quarante-six : « Mais, en passant la frontière en ce jour d'octobre, je

n'avais pas encore réalisé que tout, à partir de ce moment-là, allait être transformé – et pas du tout arrangé.»

JEAN DEVAUD

*Swiss American Review – The voice of Switzerland in America, 1981*

### *EN 1947, LAUSANNE AVAIT DES COULEURS VIVES*

En trente-cinq ans, les couleurs de Lausanne se sont défraîchies. Imperceptiblement, elles ont viré du vert, bleu et ocre à la grisaille. Mais les Lausannois ne le savent pas. Seul un écrivain – ou tout être qui vit à l'affût de ses souvenirs – peut observer l'usure du temps sur les villes. Dans un deuxième volet du récit de sa vie, Anne Cuneo nous restitue les ombres et les lumières qui ont présidé aux dernières années de son enfance. Tout le paysage du Lausanne des années cinquante émerge ainsi d'un témoignage individuel, d'une confession secrète qu'au départ l'auteur ne destinait à personne. Il s'agissait d'un exercice privé, une façon, dit Anne Cuneo, de « réévaluer les choses par moi-même ». Nous l'avons rencontrée dans une petite chambre mansardée de Zurich qui lui sert de bureau.

— Lorsque je les rencontre, la plupart des gens qui ont lu mon livre me disent: « Ah! c'est passionnant de redécouvrir le Lausanne d'autrefois sous un éclairage différent... » Ce n'est pas un éclairage différent! En 1947, tout le monde vivait comme ça, tout le monde percevait Lausanne de la même manière que moi. Quand bien même je débarquai tout ingénue d'Italie.

Elle avait onze ans, « Anna », ce jour d'automne où elle vit pour la première fois cette ville faite de tuiles et

de briques, de verdure éclatante, et puis ce lac « bistre » couvert de nuages. C'était une Milanaise de bonne famille qui avait perdu, trois ans auparavant, son père dans des circonstances atroces, et qui rejoignait sa mère, devenue femme de chambre dans une pension vaudoise.

Elle vécut longtemps dans une pension pour fillettes italiennes. Un bien triste orphelinat que cette maison humide, exigüe, où l'on vous privait de manger à cause de trois grains de poussière trouvés sous votre lit. Elle était sise à la rue de la Rasude, à proximité des Imprimeries Réunies, où Anne venait parfois bavarder, en cachette, avec un gentil monsieur à cheveux gris qui lui remettait des feuilles blanches. Anne y calligraphiait des poèmes.

Tous les matins, un douloureux cortège de petites gamines encerclées de religieuses grimpait les rues de la ville, de la Rasude à la Grotte, de Saint-François à la rue Pichard, de la rue Haldimand au Valentin. C'est là, à l'École catholique, qu'Anne Cuneo trouva ses premiers germes d'épanouissement. Elle apprit le français mieux que personne, s'intéressa à la littérature, perdit la foi et découvrit le besoin de voyager.

Depuis, son récit nous mène aux quatre coins des vieilles rues lausannoises, dans le pater noster des Galeries du Commerce; au Café du Philosophe, ou du Barbare, sur les bancs de l'École de commerce, puis dans les corridors de la Faculté des lettres, dont elle avait tant rêvé mais où elle dut se buter contre bien des illusions.

« C'est ça être universitaire ? écrit-elle. Ces corrigés pointilleux ? Ces exercices d'école secondaire ? Ces notes (indicatives, certes, mais non moins traumatisantes) ? Ces "Ne nous égarons pas" aussitôt qu'on sortait de l'ornière ? » Mais l'Université, c'était aussi pour Anne un fleuron de personnalités : Gilbert Guisan, Daniel Christoff, André Bonnard, Constantin Regamey, un monde

que tout étudiant lausannois de sa génération a rencontré et perçu comme elle, et dont elle a su rendre dans son livre le climat étrange où l'école s'apprêtait à se « démocratiser ».

*Une écriture différente*

Bien entendu, *Le Temps des loups blancs* c'est beaucoup plus qu'une caméra descriptive parcourant le fil des événements et l'évolution des quartiers.

— J'ai écrit ce livre, ainsi que *Les Portes du jour* qui l'a précédé, un peu comme l'on suit une psychanalyse. C'est une écriture différente que je voulais dédier à mon entourage immédiat, à ma famille, à mes amis. Mais mon éditeur a jugé bon de la publier.

*L'air de Zurich*

Aujourd'hui, Anne Cuneo vit à Zurich. Elle y fréquente les jeunes du Mouvement, le Groupe d'Olten, le monde des comédiens avec qui elle suit des expériences passionnantes. Là-bas, reconnaît-elle, la vie est tellement plus chaleureuse qu'à Lausanne.

La semaine dernière, on l'a vue qui répétait avec une petite troupe de comédiens d'expression française *Une fenêtre sur le 9 novembre*, une pièce qu'elle avait écrite il y a longtemps en hommage aux victimes des manifestations genevoises de 1932. Le spectacle est rempli de personnages fougueux et de situations cocasses. À la fin, on y sert une bonne soupe. Et, surtout, on y respire l'air pétillant de Zurich, qui n'a rien à voir avec la blême atmosphère du Lausanne d'aujourd'hui.

GILBERT SALEM  
*24 Heures*, 1982

---

DU MÊME AUTEUR

RÉCITS ET ROMANS: *Gravé au diamant* (Lausanne: L'Aire-Rencontre, 1967); *Mortelle maladie* (Lausanne: L'Aire-Rencontre, 1969); *La Vermine* (Lausanne: CEDIPS, 1970); *Poussière du réveil* (Lausanne: Bertil Galland, 1972); *Le Piano du pauvre* (Lausanne: Bertil Galland, 1975); *La Machine Fantaisie* (Lausanne: Bertil Galland, 1977); *Passage des Panoramas* (Vevey: Bertil Galland, 1978); *Une cuillère de bleu* (Vevey: Bertil Galland, 1979); *Portrait de l'auteur en femme ordinaire* (Vevey: Bertil Galland, 2 tomes, 1980/1982); *Hôtel Vénus* (Lausanne: Favre, 1984); *Le Monde des forains: Frères humains qui avec nous vivez* (Lausanne: Trois Continents, 1985); *Benno Besson et Hamlet* (Lausanne: Favre, 1987); *Station Victoria* (Yvonand: Bernard Campiche, 1989); *Prague aux doigts de feu* (Yvonand: Bernard Campiche, 1990); *Le Trajet d'une rivière*, (Yvonand: Bernard Campiche, 1993; Paris: Denoël, 1995), *Objets de splendeur* (Yvonand: Bernard Campiche, 1996; Paris: Denoël, 1996); *Âme de bronze* (Orbe: Bernard Campiche, 1998); *D'or et d'oublis* (Orbe: Bernard Campiche, 1999); *Le Sourire de Lisa* (Orbe: Bernard Campiche, 2000); *Le Maître de Garamond* (Orbe: Bernard Campiche, 2002; Paris: Stock, 2002); *Hôtel des cœurs brisés* (Orbe: Bernard Campiche, 2004); *Lacunes de la mémoire* (Orbe: Bernard Campiche, 2006); *Zaïda* (Orbe: Bernard Campiche, 2007).

FILMS: *Cinéjournal au féminin*, 1981; *Wenn die City kommt*, 1982; *Signes de terre, signes de chair*, 1983; *Basta*, 1986; *Durchdringende Welten (Le peintre Cenek Prazak)*, 1992; *Die letzte Karte – Friedrich Glauser*, 1996; *Francis Tregian, gentleman et musicien*, 1996; *Adrian Frutiger, créateur d'écritures*,

1998; « *La Petite Gilberte* », Anne-Marie Blanc, comédienne, 2001; *Ettore Cella, ein Künstlerleben*, 2002; *Médiation, naissance d'une nation*, 2003; *Ferdy « national » Kubler*, 2003; *Opération Shakespeare*, 2006; *Max Bollag*, 2007; *Rester Partir*, 2008; *Derrière le design, Franco Clivo's collection*, 2009. Nombreux documentaires courts (10 à 20 minutes) pour la SSR (DRS, TSR, TSI et/ou Suisse 4 et Arte).

THÉÂTRE/TV/RADIO: *Cessez de m'appeler Grand-Père*, 1976; *L'Aigle de la Montagne noire*, 1981; *Au sud des nuages*, 1981; *Les Sept Vies*, 1983; *Lorelay*, 1985; *Scènes de la vie d'un pavé*, 1986; *Ophélie des bas quartiers*, 1986/89; *La Plainte d'Elvira*, 1986; *Madame Paradis*, 1988; *Les Enfants de Saxo*, 1991; *Omnibus*, 1997; *D'or et d'oublis*, 1998; *Loyse de Savoie, entre lumière et ombres*, 2003; *Naissance d'Hamlet*, 2005; *La Quinzaine prodigieuse (1871-1886)*, 2009.